Samedi 7 novembre 2026
ET SI NOUS N'ATTENDIONS PLUS PERSONNE ?

1 Thessaloniciens 4,13-18 / Matthieu 25,1-13

Jésus revient demain. Imaginez un instant que cette nouvelle tombe aujourd'hui. Demain, le Christ revient. Pas dans mille ans. Pas dans un avenir lointain et indéterminé. Demain. Je me demande bien quelle serait notre réaction. Certains seraient sans doute bouleversés. D'autres incrédules. Quelques-uns se réjouiraient peut-être, tandis que d'autres se demanderaient avec une certaine inquiétude s'ils sont vraiment prêts à cette rencontre. Et puis, passé le premier moment de stupeur, une question finirait probablement par s'imposer : qu'est-ce que cela changerait à notre manière de vivre ? Est-ce que nous regarderions encore nos soucis, nos projets, nos préoccupations avec les mêmes yeux ? Certaines choses qui nous paraissent aujourd'hui si importantes ne deviendraient-elles pas soudain bien secondaires ? Est-ce qu'à l'inverse, nous ne découvririons pas l'urgence de certaines paroles jamais prononcées, de certains gestes toujours remis à plus tard ?

Mais au fond, il y a une question plus troublante encore : pourquoi faudrait-il que le Christ annonce son retour pour demain pour que nous commencions à vivre autrement aujourd'hui ? Qu'est-ce que cette espérance change réellement à notre existence ? Et si la réponse était : pas grand-chose ? Voilà peut-être ce qui devrait nous inquiéter davantage que la perspective de son retour. Et voilà précisément la question que Jésus nous adresse à travers cette étrange parabole des dix jeunes filles.

Cette histoire ne nous parle pas seulement de ce qui arrivera un jour, à la fin des temps. Cette histoire nous parle de notre vie, de notre foi, de notre manière d'habiter le monde. Et surtout, cette histoire nous pose une question redoutable : attendons-nous encore vraiment quelqu'un ? Ou bien nous sommes-nous si bien installés dans notre existence que nous avons fini par ne plus attendre personne ?

L'histoire de ces dix jeunes filles est assez simple, mais avouons qu'on a connu des histoires de mariage plus réjouissantes ! Tout commence par

un détail pourtant essentiel : l'époux tarde. Et ce retard n'est pas anodin. Lorsque l'Évangile de Matthieu est rédigé, plusieurs décennies se sont déjà écoulées depuis la résurrection de Jésus. Les premiers chrétiens ont attendu son retour. Certains étaient convaincus qu'ils le verraient de leurs propres yeux. Et puis les années ont passé. Les premiers témoins ont commencé à mourir et le Christ ne revenait toujours pas. Alors, forcément, une question a surgi : et si nous attendions quelqu'un qui ne viendra jamais ? Cette question, les premiers chrétiens se la sont posée. Et nous aurions tort de les regarder de haut, car au fond, nous nous la posons aussi.

Nous prions pour la paix, et les guerres continuent. Nous prions pour la justice, et les puissants continuent d'écraser les faibles. Nous prions pour la guérison d'un être aimé, et parfois, malgré toutes nos prières, la maladie l'emporte. Nous cherchons la présence de Dieu, et nous ne rencontrons que son silence.

Alors, oui, il nous arrive de penser : Seigneur, qu'est-ce que tu attends ? Pourquoi tardes-tu ? Pourquoi n'interviens-tu pas ? Il y a dans nos vies des nuits qui semblent interminables, des nuits où la foi n’est plus qu’une petite flamme qui vacille.

Et c'est ici que notre parabole devient particulièrement intéressante. Car Jésus nous dit quelque chose que nous risquons de ne pas remarquer : les dix jeunes filles s'endorment. Pas seulement les cinq insensées : les dix ! Autrement dit, ce qui distingue les unes des autres, ce n'est pas que certaines seraient restées héroïquement éveillées pendant que les autres auraient cédé à la fatigue. Non : toutes ont sommeil. Et Jésus ne leur reproche même pas de s'être endormies ! C'est donc que veiller ne signifie pas simplement rester réveillé. De plus, la vigilance n'est pas non plus décrite comme une performance spirituelle. La vigilance ne consiste pas à ne jamais douter, à ne jamais faiblir, à ne jamais se décourager. La différence est ailleurs : certaines parmi les jeunes filles ont prévu de quoi traverser la nuit, les autres non.

Et avec cette réserve d’huile vient une question qui nous est adressée : avons-nous une foi capable de traverser les déceptions, les bouleversements et les silences de la vie ? Ou bien avons-nous une foi

qui ne fonctionne que lorsque tout va bien, que notre santé est bonne, que nos projets réussissent ?

Que reste-t-il dans notre lampe lorsque la nuit se prolonge ?

Nous voici arrivés au cœur de la parabole, avec cette huile qui fait toute la différence. Jésus ne nous dit pas explicitement ce qu'elle symbolise, cette huile. Mais si nous lisons cette parabole à la lumière de l'ensemble de l'Évangile de Matthieu, une piste se dessine. Chez Matthieu, la foi ne se réduit jamais à des paroles. Il ne suffit pas de dire : « Seigneur, Seigneur ! » Jésus l'avait déjà affirmé dans son fameux Sermon sur la montagne : ce qui compte, c'est de faire la volonté du Père. Et quelques versets après notre parabole, il dira : « J'avais faim, et vous m'avez donné à manger. J'avais soif, et vous m'avez donné à boire. J'étais étranger, et vous m'avez accueilli. »

On voit bien le lien. Une lampe allumée, ce n'est pas seulement une foi que l'on proclame, c'est une foi qui éclaire quelque chose, et qui met forcément les autres autour de nous dans la lumière. Voilà qui devrait nous déranger un peu : à quoi sert une lampe si elle n'éclaire jamais personne ? A quoi sert la foi si elle ne nous rend ni plus humains, ni plus fraternels, ni plus courageux ? Attention, toutefois, car la pente est glissante : il ne s'agit pas de dire que nous pourrions acheter notre entrée au Royaume de Dieu à coups de bonnes actions.

L'amour de Dieu ne se mérite pas, sa grâce ne se négocie pas. Mais la grâce qui nous rejoint ne doit pas nous laisser inchangés : elle nous met en mouvement, elle nous apprend à aimer.

Il reste pourtant quelque chose de profondément troublant dans cette histoire : lorsque les cinq jeunes filles insensées demandent un peu d'huile à leurs compagnes, celles-ci refusent ; elles refusent de partager ! Faut-il comprendre que, lorsqu'il s'agit de notre salut, chacun doit penser à soi ? Certainement pas. Mais il existe des choses que personne ne peut vivre à notre place. Je peux partager mon pain avec quelqu'un qui a faim. Je peux partager mon argent avec quelqu'un qui en manque. Mais je ne peux pas croire à sa place. Je ne peux pas aimer à sa place.

Je ne peux pas décider à sa place de prendre au sérieux l'appel du Christ. Et cela vaut aussi pour nous : un jour ou l'autre, il faut que l'Évangile devienne notre propre affaire. Il faut que l'Évangile nous touche, et qu'il bouleverse quelque chose dans notre vie, sinon il ne restera que de belles paroles dans un beau livre.

On peut entretenir des lampes magnifiques qui, depuis longtemps, ne contiennent plus une seule goutte d'huile.

Mais il nous faut encore affronter la parole la plus difficile de cette parabole. Lorsque les cinq jeunes filles reviennent, elles trouvent la porte fermée, et l'époux affirme ne pas les connaître. Comment entendre une parole pareille ? Comment la concilier avec l'annonce d'un Dieu d'amour ? Il serait trop facile de sauter par-dessus cette parole. Mais il serait tout aussi dangereux de l'utiliser pour terroriser les croyants. Ce que Jésus nous rappelle ici, c'est que nos choix ont du poids. Notre manière de vivre n'est pas insignifiante. Notre réponse à l'appel de Dieu n'est pas sans importance.

La grâce de Dieu est gratuite, mais elle n'est pas une invitation à l'indifférence. Elle nous appelle, elle nous engage, elle nous transforme. Et si Jésus nous adresse cet avertissement, ce n'est pas pour nous donner la liste de ceux qui seront exclus du Royaume, c'est pour nous empêcher de remettre indéfiniment à plus tard la vie à laquelle il nous appelle.

La grâce ne se confond pas avec la permission de ne jamais se remettre en question. Elle nous dit parfois : réveille-toi ! Tu es en train de passer à côté de ta propre vie !

Et c'est ici que notre deuxième lecture, tirée de la première lettre de Paul aux Thessaloniciens, vient apporter une lumière essentielle. Paul écrit à une communauté qui attend, elle aussi, le retour du Christ, mais certains de ses membres sont morts. Paul console ceux qui sont tristes en disant que ceux qui sont morts ne seront pas oubliés. La mort n'aura pas le dernier mot. Et il termine ce passage en les invitant à se réconforter mutuellement. « Réconfortez-vous ! » Je trouve magnifique que cette exhortation vienne éclairer notre parabole. Matthieu nous dit : ne vivez pas comme si la rencontre avec le Christ n'avait aucune importance. Paul

nous dit : ne vivez pas comme si la mort pouvait vous arracher définitivement à l'amour du Christ.

L'un nous réveille. L'autre nous console. Et nous avons besoin des deux. Car une foi qui ne ferait que nous rassurer finirait par nous endormir. Mais une foi qui ne ferait que nous menacer finirait par nous écraser. L'Évangile nous réveille à la vie en nous donnant une espérance plus forte que la mort.

Alors, revenons à notre question du début : si le Christ revenait demain, que changerions-nous aujourd'hui ? Il faudrait en fait poser la question autrement : et si nous n'avions pas besoin d'attendre demain pour commencer à le rencontrer ? Car le Christ dont nous attendons la venue est aussi celui qui nous promet sa présence aujourd'hui. C'est le même Jésus qui nous dit : « Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. » En fait, nous attendons celui qui est déjà venu. Nous attendons celui qui demeure présent. Nous attendons celui qui viendra accomplir ce qu'il a déjà commencé. Voilà le paradoxe de l'espérance chrétienne : elle est tournée vers l'avenir, mais elle transforme le présent. Elle nous empêche de considérer le monde tel qu'il est comme une fatalité. Elle nous appelle à poser, dès aujourd'hui, des gestes qui annoncent le Royaume : résister à l'indifférence, oser des réconciliations impossibles, défendre la dignité de ceux que l'on méprise, refuser que la peur et la haine gouvernent notre existence. Voilà ce que signifie garder sa lampe allumée en ayant suffisamment d'huile en réserve.

Et j'aimerais terminer en revenant à un dernier détail de notre parabole. Il est minuit lorsque retentit le cri : « Voici l'époux ! » Minuit : l'heure où l'on ne voit presque plus rien, l'heure où les repères disparaissent. Et c'est précisément à cette heure-là que l'époux arrive. Quelle image extraordinaire ! Car nous vivons dans un monde qui connaît bien la nuit, la nuit des guerres, des injustices, de la solitude, de la maladie, de la mort. Et parfois, la nuit de notre propre cœur. Il y a des jours où nous serions tentés d'éteindre notre lampe, de rentrer chez nous et de ne plus attendre personne. Après tout, à quoi bon ?

Et c'est là que retentit la promesse de l'Évangile : la nuit n'est pas toute l'histoire. Le monde n'est pas abandonné à lui-même. La mort n'est pas notre destination ultime. Le Royaume de Dieu est promis, et il est comparé à des noces, à une fête, à une joie partagée ! Alors, n'attendons pas demain pour aimer. N'attendons pas demain pour pardonner. Et surtout, ne laissons pas les ténèbres nous convaincre qu'il n'y a plus personne à attendre. Que nos lampes brillent ! Pour éclairer un peu la nuit de ce monde. Pour aimer Dieu, aimer notre prochain. Et ne jamais désespérer de la vie.

Amen.